







# BERTRAND DE LA BORDERIE

ET LE

« DISCOURS DU VOYAGE DE CONSTANTINOPLE »

(1537-1538).

---

Parmi les documents qui nous renseignent sur les relations de la France avec la Turquie, il en est un qui a été généralement négligé par les historiens et qui, cependant, ne mérite pas tout à fait cet oubli. Charrière ne l'a pas mentionné dans son recueil<sup>1</sup>, et depuis personne, à notre connaissance du moins, ne l'a utilisé. Il s'agit d'un poème d'environ dix-huit cents vers (1,768 exactement), des décasyllabes, sans alternance de rimes, intitulé : *Discours du voyage de Constantinople envoyé dudit lieu à une damoy-selle françoise* et publié par Pierre de Tours en 1542<sup>2</sup>. L'auteur en était le seigneur de Borderie ou de la Borderie, le même qui est surtout connu par l'*Amye de court*, qui parut également en 1542<sup>3</sup>.

1. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, in-4° (Collection de documents inédits).

2. Ce poème se trouve reproduit dans plusieurs recueils collectifs, tels que les *Opuscules d'amour par Heroet, la Borderie et autres divins poètes*, à Lyon, par Jean de Tournes, M D XLVII, p. 269-346; — *Le livre de plusieurs pieces, c'est-à-dire faict et recueilly de divers auteurs, comme Clement Marot et autres...*, à Lyon, par Nicolas Bacquenois, 1548, p. 2-33.

3. Voir la bibliographie dans F. Gohin, *Œuvres poétiques d'Antoine Héroet*, Paris, 1909, in-12 (Société des textes français modernes). Introduction, p. xxiv, note 1. Que la Borderie soit l'auteur du *Voyage* et de l'*Amye de cour*, c'est également l'avis de M. Émile Picot, qui a bien voulu nous le confirmer par lettre. A cette occa-







Tous mes travaux, depuis le partement  
Des deux vaisseaux, où de Melphe le prince<sup>1</sup>  
Et duc de Somme<sup>2</sup>, allans à leur province,  
Avecques eux m'embarquerent, pour cause  
Que de present vous escrire je n'ause.

Après avoir, au partir de Marseille,  
Pris du biscuit et de l'eau mainte seille  
Dedens noz deux galeres, bien munies  
De gens de guerre et de vivres fournies,  
Au moys d'octobre<sup>3</sup>, entrée de l'hyver,  
Droict à Tolon nous vinsmes arriver.  
Puis en mer haulte après nous engoufrasmes  
Et de Leon au gouffre<sup>4</sup> nous entrasmes.  
Vismes passer, sans prendre ou toucher terre,  
Près la Sardeine et l'isle de Saint Pierre<sup>5</sup>;  
Corsegue<sup>6</sup> aussi à main gauche laissasmes,  
Et puis d'Enfer<sup>7</sup> le gouffre traversasmes  
Jusques à tant que nous veismes l'antique  
Terre et pais de la coste d'Afrique,  
Au mesme endroit où fut la grand Carthage...

1. Jean Caracciolo, prince de Melfi. Vaincu et pris en 1528, lors de l'expédition de Lautrec vers Naples, il était resté fidèle à François I<sup>er</sup>.

2. Alfonse de San-Severino, duc de Somma. Caracciolo et San-Severino, tous deux Napolitains, avaient eu leurs biens confisqués par Charles-Quint pour avoir passé au service du roi de France. Au moment où Soliman faisait des préparatifs formidables et menaçait l'Empereur dans l'Italie du Sud, les *fuorusciti* napolitains se rapprochaient du royaume de Naples pour prêter leur concours aux Turcs.

3. Les deux galères qui portaient Caracciolo, San-Severino et Bertrand de la Borderie quittèrent Marseille le 7 septembre. Ch. de la Roncière, *Histoire de la marine française*, t. III, p. 362. — On ne s'expliquerait guère que l'auteur eût commis cette inexactitude de date s'il avait composé son poème seulement cinq ou six mois plus tard.

4. Golfe de Lion. L'auteur emploie ce terme sans doute parce qu'il passe à l'ouest de la Corse et de la Sardaigne.

5. L'île de San-Pietro, au sud-ouest de la Sardaigne.

6. La Corse, que l'auteur aurait dû citer en premier lieu, pour suivre l'ordre de l'itinéraire.

7. Probablement le golfe Saint-Florent, au nord-ouest de la Corse. Cf. la relation de Jean de Véga, Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 341.











Acharnée contre notre poète, la Mort déchaîne une tempête dont la description est visiblement imitée de l'*Énéide*<sup>1</sup>, mais qui pourtant renferme de sérieux éléments de réalité<sup>2</sup>. Elle fait songer à celle qui accidente le « navigaige » de Pantagruel<sup>3</sup>. Il ne semble pas que Rabelais se soit inspiré de Bertrand de la Borderie, bien que l'apparition du *Quart Livre* soit postérieure à celle du *Discours*; mais s'il est vrai que l'un des traits caractéristiques de la description rabelaisienne soit l'emploi du vocabulaire technique<sup>4</sup>, il convient de remarquer que Bertrand de la Borderie a utilisé, avec moins d'abondance et de verve sans doute que Rabelais, mais comme lui cependant et avant lui, ces mêmes termes techniques. C'est pourquoi, malgré les longueurs et la diffusion, nous croyons devoir reproduire ce morceau, qui permettra peut-être quelque comparaison utile, à tout le moins curieuse, entre les deux auteurs<sup>5</sup> :

L'horrible Mort très infecte et puante

de M. Paul Angier, Carentennois, contenant une *Brefve defence en la personne de l'honneste amant pour l'Amye de court contre la contr'Amye*, dans les *Opuscules d'amour*, p. 201-234. C'est pourquoi certains critiques ont admis que Paul Angier et la Borderie ne faisaient qu'un. F. Gohin, *op. cit.*, XXV, note 2. Cette identité est contestée par M. Émile Picot, *Catalogue, etc.*, t. I, p. 545, et par M. Roy, *Charles Fontaine et ses amis*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1897, p. 414 et note 4.

1. Livre I, v. 34-156.

2. Véga, *loc. cit.*, p. 352 : « Puy ung vent ponant nous donna par proue, la nuyc ensuyvant, si groz vent lebeich, grosse mer et proceleuse, que feusmes contrainctz prendre la volte courant grand fortune par deux jours presque d'estre tous noyez. » La tempête est à son paroxysme le « jour Saint François », c'est-à-dire le 4 octobre.

3. Livre IV, chap. xviii à xxii.

4. Voir J. Plattard, *Le Quart Livre de Pantagruel* (édition dite partielle, Lyon, 1546), p. 42-46; L. Sainéan, *Les termes nautiques chez Rabelais*, dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VIII (1910), p. 1-56.

5. Il est à noter que la majeure partie des termes employés par Rabelais est empruntée au vocabulaire des riverains de la Méditer-

Dressa sa teste, estant encore sanglante  
De sang turcquesque, et voit en pleine mer  
Tous noz vaisseaux pour lesquelz escumer  
Elle se plonge et nage entre deux eaux.

O! combien lors de changemens nouveaux  
Vindrent soudain en ce cler hemisphere!  
Neptune, à soy estimant vitupere  
Souffrir ce monstre en son regne abondant,  
Frappa trois fois les eaux de son trident  
Et commanda yssir hors la tourmente  
Pour publier son ire vehemente.  
Lors Aeolus voyant l'emotion,  
De ce grand roy congneut l'intention,  
Et va soudain ouvrir porte et caverne  
Où sont encloz les grands vents qu'il gouverne  
Laschant la bride à leur fureur legere  
Pour courir sus celle beste estrangere,  
Près de laquelle il n'y a poisson tel  
Qui eviter puisse son dard mortel;  
Soit la baleine estrange de corsage,  
Comme le moindre elle meurt au passage,  
Mesme daulphins, fuyans l'orde et immonde,  
Sortoient en troupe à grands saultz dessus l'onde,  
Manifestans avoir desir d'aller  
Hors de la mer s'ilz eussent peu voler;  
Tous les poissons qui fuyans s'esvanterent  
Eurent tel peur qu'onque puis n'en parlerent.  
Tant estoit grande, effroyable et horrible  
Qu'elle bouta en un trouble terrible  
Non point la terre ou la mer seulement,

ranée, et que sa description est la description d'une tempête méditerranéenne plutôt que d'une tempête océanique. Voir, dans ce sens, l'observation de M. Lefranc, *Les navigations de Pantagruel*, p. 114, et la note : « La citation du vent « maïstral » au chap. xviii pourrait peut être faire songer de préférence à la Méditerranée, de même que l'emploi du mot *acapaye*, propre au vocabulaire méditerranéen. » Les analogies que nous signalerons au passage entre la description de Rabelais et celle de la Borderie, — sans que l'on en doive conclure à une influence du second sur le premier, — ne pourront, à notre avis, que mettre davantage en lumière ce caractère du récit rabelaisien. Rabelais, d'ailleurs, avait une plus grande expérience des choses méditerranéennes que des choses océaniques.

Mais du hault ciel le plus cler element.  
 Car Apollo, abhorrent tel spectacle,  
 Devint obscur en un rien par miracle,  
 Et retirant en son divin manoir  
 Ses luisans rays, s'abilla tout de noir.  
 Le Dieu des Dieux, le puissant Juppiter,  
 Voulut aussi soudain se despiter  
 Contre Pluton d'avoir laissé sortir  
 La fiere Mort sans point l'en advertir,  
 Et fait ouyr son horrible tonnerre  
 Jusques au fondz du centre de la terre,  
 Espouventant les enfers inhumains,  
 Lesquelz il tient, comme nous, en ses mains.  
 D'autre costé, Fortune detestable  
 Qui tousjours roule ou volle comme instable,  
 Par mer, par terre et par l'air tracassoit,  
 Vapeurs de pluye et de gresle amassoit,  
 En nous forgeant byrrasques et cyons<sup>1</sup>,  
 Qui est l'horreur dont plus nous soucions,  
 Très estonnez de veoir à l'œil piteux  
 Contraires vents et tourbillons hydeux  
 Encontre nous faire courir Fortune,  
 Pour nous verser dedans l'onde importune  
 Dedens laquelle Atropos attendoit  
 Mon foible corps qui ne se defendoit  
 Fors par l'espoir eslevé vers les cieux,  
 Requerant ayde et temps plus gracieux...  
 ... La mer qui fut pleine comme campagne  
 Est jà reduite en diverse montaigne;  
 Jusques au ciel galeres sublimées  
 En un instant semblent estre abysmées;  
 Plus du bastard<sup>2</sup> on ne fait voile à mont  
 Ny de la bourde<sup>3</sup> et moins de l'artimont<sup>4</sup>.

1. *Cyons*, *cions* ou *sions*, rencontre tumultueuse de vents violents. Rabelais, IV, xviii. Cf. Sainéan, *art. cité*, p. 46. Byrrasques = bourrasques. *Ibid.*, p. 46-47.

2. On appelait ainsi la plus grande voile de la galère qui se hissait au grand mât. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

3. La bourde était une voile triangulaire qui se hissait au grand mât de la galère; elle était plus petite que la bastarde. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

4. *Artimon*, voile du mât de l'avant. C'est la voile du mauvais





Le poète, lui, invoque seulement le Seigneur, le « grand Patron », et lui recommande son âme<sup>1</sup> :

... Voilà l'estat et le piteux sejour  
Où toute nuict fusmes jusques au jour  
Que du grand vent la fureur fut passée  
Et courte joye en noz cœurs amassée ;  
Car si Siroc au poinct du jour cessa,  
La Transmontane<sup>2</sup> aussitost se dressa,  
Soufflant si fort et de telle maniere  
Qu'elle nous fait retourner en arriere...

La tempête recommence. Une obscurité, comparable à celle qui enveloppa Thésée dans les enfers, entoure tout :

... Soudain pilotz font yssir le carnal<sup>3</sup>  
Et allumer en poupe le phanal<sup>4</sup>...  
... Galeres lors observerent l'adresse  
Du feu luisant de la capitainnesse,  
Ayant conclud chascun en son endroit  
N'aller ailleurs sinon au phanal droict.

Mais la fureur des flots disperse les galères. La mort s'acharne contre le vaisseau du « baron Saint-Blanquart »<sup>5</sup>,

1. A propos de cette attitude du poète, comparez dans *Rabelais*, t. IV, p. 19, Pantagruel invoquant « le grand Dieu servateur » tandis que les matelots implorent les saints et que Panurge donne le spectacle que l'on sait.

2. La *tramontane*, vent du nord, ou nord-est. Voir Sainéan, *art. cité*, p. 53-54.

3. Le carnal était un fort palan que l'on accrochait au calcet, c'est-à-dire à la pièce de bois par laquelle se terminait le grand mât de la galère. Il servait à soulever les fardeaux considérables, à hisser l'antenne, etc. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

4. Le fanal se plaçait à la poupe du vaisseau amiral.

5. Bertrand d'Ornesan, baron de Saint-Blancard, marquis des Iles-d'Or [d'Hyères], général des galères de France. Voir Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 351-352, et J. Fournier, *Le marquisat des Iles d'Or*, dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1905.





Clef de Turquie, où fault que chascun sorte  
 Qui veult entrer ès fins de mer Ægée.  
 Là nous voyons la piteuse rengée  
 De vingt et deux galeres que la mort  
 En s'enfuyant brisa dedens le port...  
 ... Droict à Corron<sup>1</sup> nous suyvons en après,  
 Autre lieu fort de Modon cent mil près...  
 ... De là au cap Metapan<sup>2</sup> arrivasmes,  
 Où le vent frais par proue nous trouvasmes...  
 Mais n'ayant plage où pouvoir repairer,  
 ... Gaignons vogans sans controversité  
 Faisans vertu de la nécessité  
 Tant que la turme<sup>3</sup> à force de tirer  
 Gaigna la pointe et se vint retirer  
 Oultre le cap au port de Portecaille<sup>4</sup>,  
 Lieu où l'on prend l'année mainte caille,  
 Car là si tost ne sommes arrivez  
 Que des haultz montz nous voyons derivez  
 Grecz à foison, descendans les vallées,  
 Portans barilz pleins de cailles sallées,  
 Ayant taxé la douzeine à un soul,  
 Dont maint de nous en eut le ventre saoul.  
 C'est aussi là où les sacres legers,  
 Sars et Sagartz et sacretz estrangers,

xxii galleres de l'armée et mortz la pluspart des gens qui estoient  
 au bord de la mer tout à travers. » Le 8 octobre, on revient à  
 Porto Jonco, où l'on retrouve Magdalon d'Ornesan et le duc de  
 Somma. Retour à Patras, d'où l'on s'engage « au gouffre de Venise ».   
 Mais, le 13 octobre, une nouvelle tempête (que la Borderie a visi-  
 blement confondue ou plutôt fondue avec la première) force à rega-  
 gner Patras. Pendant deux jours, la galère de Villiers est séparée  
 du reste de la flotte. Le 25 octobre, on quitte définitivement Patras  
 et passant par Modon, on contourne le Péloponèse. *Ibid.*, p. 372.  
 Sur Modon, voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 150-152 et  
 planche XI, 1.

1. Coron, au sud du Péloponèse. Voir *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 152, et planche XI, 2.

2. Le cap Matapan.

3. La chiourme.

4. La flotte, d'après Véga, *loc. cit.*, p. 372, séjourna au « port La Caille » du 29 octobre au 5 novembre. Voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 302, « porto delle Quaglie ».



Monembassia, c'est à dire en françois  
 Un seul accès, pource que leans droict  
 Vous n'y entrez que par un seul endroict.  
 Là fut trouvé, selon aucun auteur,  
 Le premier plant de la bonne liqueur  
 Qui du lieu print le nom de Malvoysie  
 Et fut porté au royaume Candie,  
 Crete lors dit, habité de cent villes  
 A Juppiter sujettes et serviles.  
 Sans prendre port à ce lieu fort ancien  
 Modernement rendu venicien,  
 Prenons le vent de peur qu'il ne se change  
 Et advansons outre le cap saint Ange<sup>1</sup>,  
 Que l'on disoit jadis le promontoire  
 De Malea, où toute la nuict noire  
 Nous navigeons jusques au poinct du jour  
 Que nous entrons en un fascheux sejour  
 D'un port qu'estoit appellé Porteboute<sup>2</sup>,  
 Où sejourna dix jours l'armée toute  
 Pour un Siroc qui vint à l'opposite  
 Nous contraignant faire là nostre giste  
 Jusques à tant qu'un Ponant gracieux  
 Rompit l'esfort du vent audacieux...  
 ... Soubz sa faveur nous entrons aux campagnes  
 De la mer calme et laissons ces montaignes  
 De Porteboute, esquelles fut un temple  
 De Juppiter Epidaure très ample,  
 Où Apollo tout ainsi qu'en Delphos  
 Donnoit oracle et respondoit aux folz...  
 ... Jà commençons la terre d'Achaïe  
 A delaisser et veoir la Romanie,  
 Oultre le gouffre à Corinthe qui va  
 Respondre à l'autre à Patras qui rive a;  
 Naples<sup>3</sup> voyons, grand port où l'equipage

1. C'est le cap Malée, à l'extrémité sud-est de la Laconie. La Borderie aurait dû parler du cap Saint-Ange avant Malvoysie, qui se trouve plus au nord.

2. Véga, *loc. cit.*, p. 372, « Porto Bota ». Le séjour dura du 6 au 11 novembre au plus tard. Epidauros Limeria.

3. Nauplie, au fond du golfe de Nauplie, entre l'Argolide et le Péloponèse.







Oultre nageans près du cap de Colonne<sup>1</sup>,  
 Cap erigé sur la mer eminent,  
 A trente mil d'Athene continent,  
 Auquel y a six colonnes marbrines,  
 D'antiquité et de memoire dignes,  
 Estans encor d'un temple les reliques  
 Où tous les ans souloient les Argoliques  
 Venir Cerès la deesse invoquer.

Près dudit cap le vent vint à manquer,  
 Mer s'adoucir, augmenter la chaleur,  
 Temps pour accroître aux forsatz leur malheur...

Le sort des forçats est doux en comparaison de celui de l'auteur, forçat volontaire de son amour : suit un long parallèle, qui est naturellement à l'avantage des premiers. Mais

... Revenons aux povres malheureux  
 Qui, par effort penible et douloureux,  
 De l'Archipel mainte isle outrepasserent  
 Et de tirer tant le corps se lasserent  
 Que, de sueur et d'angoisse lavez,  
 De Chastelroge au port sont arrivez<sup>2</sup>,  
 Ville qui est sur un mont située,  
 De Grecz et Turcs ensemble habituée.  
 Premièrement au pied de la montaigne  
 Carystes dicte<sup>3</sup>, assise en la campagne  
 D'Euboea, isle très renommée  
 Qui maintenant Negrepont est nommée,  
 Terre de blez opulente et fertile,  
 Non de grandeur moindre que la Sicile,  
 Pour qui ont eu Lacedemoniens  
 Maintz differens avec Atheniens  
 Dont cruauté s'en est telle ensuyvie  
 Que plusieurs Grecz y laisserent la vie,  
 Comme l'on voit au livre Thucydide.

1. L'ancien cap Sunion, à l'extrémité sud-est de l'Attique. D'après Véga, *loc. cit.*, p. 373, la flotte passa devant le cap le 16 novembre.

2. « Chateau rouge de Nègrepont. » Véga, *loc. cit.*, p. 373.

3. Karystos, au pied du mont Saint-Élie (1,475 mètres).

L'autre cité, où le sanjac reside,  
 Capitale est, dicte aussi Negrepont<sup>1</sup>  
 Où ont les Turcs basti un nouveau pont  
 Oultrepasant de l'isle en terre ferme.  
 Nous congnoissans noz vivres estre à terme  
 Et de biscuit le paglot<sup>2</sup> quasi vuide,  
 Saint Blanquart, chef, qui mieux fourny se cuyde,  
 Soudain envoie en la susdicte ville  
 Charger biscuit de quintaux quatre mille  
 Que Pierre Bon<sup>3</sup> et Villiers<sup>4</sup> acheterent  
 Et dedens trois galeres apporterent,  
 Dont nul n'y a qui assuré ne soit  
 Contre la faim qui ja nous menassoit,  
 Bien que ce fust assez peu de viande  
 Pour tant de gens d'une armée si grande  
 Où fault nourrir six mille que nous sommes,  
 Compris forsatz, mariniers, gentilzhommes...  
 ... Sortans du port à force d'avirons  
 Comites lors de leurs sifletz esveillent  
 Forsatz captifz, afin que mieux travaillent...  
 ... Ainsi vogans de force à qui mieux mieux  
 Tout l'Archipel se presente à noz yeux,  
 Terres de loing semblent nous approcher,  
 Autres fuyr et point ne nous chercher.  
 Nous descouvrons Andria<sup>5</sup> la vaillante,  
 Qui fut jadis de dames abundante  
 A divers jeux d'instrumens bien apprises,  
 Des jeunes gens par la Grece requises  
 Donnant plaisirs non tant de leurs accords  
 Que du naïf instrument de leur corps.

1. Aujourd'hui Chalcis, sur la partie la plus resserrée du détroit qui sépare l'Eubée de la Grèce propre.

2. Le *paillot*, chambre de la galère où l'on renferme le biscuit, la farine, etc. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

3. Pierre Bon, sieur de Méoillon, capitaine de galères. Voir Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 179, 274-275; V.-L. Bourrilly, *L'insécurité à Marseille au temps de François I<sup>er</sup>*, dans les *Annales historiques de Provence*, 1909.

4. Sans doute Blaise de Rodon, sieur de Villiers, dont il est question dans l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 52-53, n. 3. Le ravitaillement eut lieu le 20 novembre, d'après Véga, *loc. cit.*, p. 373.

5. Andros.

Puis escartans çà et là noz œillades  
 Voyons en mer les esparses Cyclades,  
 Où mainte terre en un rond habitée  
 De vagues est tout autour agitée,  
 Isles jadis errantes et instables,  
 Si croire ont doibt aux poetiques fables.  
 Lors je m'enquiers où est l'isle sacrée  
 Dicte Ortygie, à Phebus consacrée,  
 Où Æneas l'oracle visita  
 Et sceut les lieux que depuis habita<sup>1</sup>,  
 Mais nul ne sceut par preuve de clergie  
 Me dire au vray laquelle est Ortygie,  
 Car comme moy tous sont pleins d'ignorance ;  
 Puis il y a bien grande difference  
 De motz receuz en ce moderne usage  
 Envers ceux là de l'antique langage.  
 Noz mariniers toutesfois usitez  
 Es lieux qu'ilz ont autresfois visitez  
 Font seurement noz galeres aller  
 Sans heurter coup et sans les encaller.  
 Eux d'assez loing Methelin<sup>2</sup> me monstrerent,  
 Lequel Lesbos les anciens appellerent,  
 Où ce bon vin croist tant delicieux  
 Qu'on dit nectar et breuvage des Dieux ;  
 Paros aussi, isle ronde et jolie,  
 De marbre blanc abondante et polie,  
 Et mainte autre isle ayant nom incongnu,  
 Au moins depuis je ne l'ay retenu.

Enfin, après « trois moys » de navigation, on arrive au port de Chio<sup>3</sup>. Les habitants, craignant d'abord une attaque,

1. *Énéide*, III, 73-125. Il s'agit de la grande Délos ou île Rhénée. On trouve dans l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 157, n. 9 : « In questa insola de Delos, Eneas, dapoï la destruttion de Troia, vi vene per essere informato del suo destino da venire. Quivi Latona parturite Phebus et Diana. »

2. Mytilène.

3. Le voyage de Bertrand de la Borderie avait duré environ deux mois et demi, du 7 septembre au 20 novembre, jour où la flotte de Saint-Blancard arriva à Chio.

se mettent sur leurs gardes. Reconnaisant les fleurs de lys, ils changent aussitôt d'attitude :

Lors sans delay viennent nous presenter  
 Tout ce qui peult gens de mer contenter :  
 Port assuré, vivres, logis en terre,  
 Ayde d'argent, assurance de guerre.  
 Certes, s'il fault confesser verité,  
 Nous eussions eu sans eux nécessité...

Les « Chios, nation genevoise »<sup>1</sup>, mènent les nouveaux arrivants en terre,

Nous faisons monstre avec offre civile  
 De tout le riche et plus beau de leur ville...

Tous accourent,

S'esbahissant d'ouyr nostre langage,  
 Des habitz courtz dont nous sommes couverts  
 Qu'ilz trouvent tant estranges et divers  
 Comme trouvons diverses leurs façons,  
 Et d'eux aussi nous nous esbahissons  
 Non toutesfois tant de leur nouveauté,  
 Que de penser celle communauté  
 Pouvoir regner si long temps belle et riche  
 Parmy les Turcs sans estre mise en friche,  
 Chose qui semble estre plus impossible  
 Que la brebis pouvoir vivre paisible  
 Parmy les loups, car Turcs d'ancienneté  
 Sont pis que loups envers la chrestienté.

Les compagnons de la Borderie savourent les délices du repos après leur traversée mouvementée. Notre poète goûte des plaisirs plus austères :

Je considere et voy la constructure

1. L'île de Chio avait été donnée aux Génois en 1346 par l'empereur Michel Paléologue. Elle ne fut prise par les Turcs qu'en 1566. Voir Fustel de Coulanges, *Mémoire sur l'île de Chio*, dans les *Archives des missions*, t. V (1866), p. 481-642.

Des bastimens de ce lieu de nature,  
 Du port l'entrée, et combien de vaisseaux  
 Peuvent surgir en ces tranquilles eaux;  
 Ores m'enquiers des statutz de la ville,  
 De quel tribut elle est au Turc servile<sup>1</sup>,  
 Combien de feux toute l'isle comprend,  
 Quel revenu la Seigneurie en prend;  
 Puis je me fais conduire ès lieux plaisans  
 Où le mastic se produit tous les ans,  
 Gomme qui sort de petis arbrisseaux  
 Qu'à peine on peut recueillir à pleins ceaulx,  
 Chose pœur vray de grand'merveille digne<sup>2</sup>.  
 Je advise puis quel vent en mer domine  
 Si c'est Siroc, Mydi, Lebeix<sup>3</sup>, Ponant,  
 Mestral<sup>4</sup>, le Grec<sup>5</sup>, Transmontane ou Levant,  
 Et me delecte à veoir voiles enflées  
 Des mesmes ventz en mer haulte soufflées;  
 Tantost j'attens les vagues fluctueuses  
 Encontre moy ruans impetueuses,  
 Si que parfois l'onde mon pied surprend,  
 Quand assez tost sa desmarche il ne prend;  
 Tantost j'escry et en vers je compose  
 Ce que l'œil void, ce que l'erreur propose...

Et, là-dessus, il raconte longuement l'histoire de Thésée et d'Ariane, avec des réflexions sur l'ingratitude en amour et la nécessité de bien choisir l'objet de sa flamme, ce qui lui permet d'envoyer un compliment à sa « damoy-selle ». Mais, comme le séjour à Chio menace de durer longtemps<sup>6</sup> et qu'il lui faut exécuter les ordres du roi, il

1. Ce tribut était de 14,000 ducats, d'après Jérôme Maurand, *Itinéraire*, p. 164-165.

2. Sur la récolte du mastic, voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 164-167.

3. Labech, vent du sud-ouest. Voir Jal, *Glossaire nautique*; Dorez, *Itinéraire*, p. 48, note 2; Sainéan, *art. cité*, p. 34-35.

4. Mistral, vent du nord-ouest.

5. Grec, vent de nord-est.

6. D'après Véga, *loc. cit.*, p. 373-374, Saint-Blancard demeura à Chio jusqu'au 27 février. Il se rendit ensuite à Constantinople. Le 24 avril, il était de retour à Chio, d'où il ne partit définitivement que le 19 mai, à destination de la France.





d'Asie et sur les mœurs des habitants qu'il eut l'occasion de rencontrer :

Mais si voulez que vous soit recité  
Du traictement, de la façon de vivre  
Qu'il nous failloit durant la voye suyvre,  
Vous jugerez que de France opulente  
Nul ne congnoist la richesse excellente,  
Les grands thresors, les delectations  
Qui n'a point veu estranges nations.  
Durant vingt jours, tout ainsi qu'à la guerre  
Tousjours vestu, je couchois sur la terre...  
... Vivres aussi frians et favorables  
Là nous estoient autant peu recouvrables,  
Bien que de soy le país soit fertile  
Et abondant de toute chose utile.  
Mais le peuple est si povre et mechanicque  
Tant oppressé de tyrannie inique  
Qu'il n'a pouvoir les beaux champs cultiver  
Ny se loger à peine pour l'yver ;  
Leurs maisons sont basses, à simple estage,  
Où vous verrez en un mesme mesnage  
Souvent le Turc et le Grec habiter,  
Chascun sa loy sans contrainte imiter,  
Si que j'ay veu maintes femmes Grequesques  
Ayans marys subjectz aux lois Turquesques,  
L'un Machomet par foy recongnoissant,  
L'autre adorant Jesuchrist tout puissant,  
Chose qui semble estre non moins estrange  
Que veoir ensemble un dyable avec un ange.  
Nous trouvons vins assez delicieux  
Aux logis Grecz, car les Turcs vicieux  
A boire vin si fort offenseroient,  
Que par leur loy punissables seroient.  
Dès que l'aurore au matin se monstroït,  
Chascun de nous sur son cheval montoit,  
Et sans troter, allans tousjours le pas,  
Sur le mydi prenions nostre repas  
Dessoubz quelque arbre où la chaleur haultaine  
Ne nous nuysoit, près de quelque fontaine.  
Là repaissions, Dieu sçait comment traictez ;



Si nous avions quelques vivres portez,  
 Nous les mengions sans linge ne sans table,  
 Ny sans loger noz chevaux à l'estable.

A travers la « Bithynie », Bertrand de la Borderie arrive enfin à Constantinople, dont il donne une description qu'il convient de reproduire tout entière<sup>1</sup>. C'est nous, dit-il,

La mieux assise et la mieux située  
 Sur toute ville au monde habituée,  
 Faicte en triangle et limitée en trois,  
 Dont en deux pars la mer par ses destroitiz  
 Va tout autour; le tiers est terre ferme  
 Qui les derniers confins d'Europe ferme;  
 Auquel costé y a de grans fossez  
 A fons de rive et deux murs bien pressez,  
 Au bout desquelz, à l'endroit du Ponent,  
 Le vieil palais royal est eminent<sup>2</sup>  
 Qui sur la mer devers mydi regarde,  
 Où le tresor du Seigneur est en garde.  
 Vers Orient tout autour de la ville  
 Est le Saray superbe et très utile  
 Pour bien defendre et l'accès empescher  
 A tous vaisseaux qui voudront approcher.  
 Tout vis à vis la mer Orientale  
 Se part en trois : l'une part vient egale

1. Sur les descriptions de Constantinople au xvi<sup>e</sup> siècle, voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand, Introduction*, p. LIII, note 1, p. 182 et suiv., et planche XV, 2. Maurand visita Constantinople six ou sept ans après la Borderie; de même Pierre Gylli, dont le voyage en Orient se place entre 1544 et 1547 et dont la description de Constantinople ne parut qu'en 1561 : *Petri Gyllii de Topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quatuor ad reverend. et illustr. D. Georgium Cardinalem Armaignacum*, Lugduni, apud Gulielmum Rovilium, sub scuto veneto, M D LXI, in-4°, 245 p. Voir E.-T. Hamy, *Le père de la zoologie française : Pierre Gilles d'Albi*, dans les *Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle*, 4<sup>e</sup> série, t. II (1900), p. 1-24. Le véritable nom, comme l'a montré M. Dorez, est Pierre Gylli.

2. Voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 206-224.



Où sont les beaux jardins voluptueux.  
 Tout vis à vis de Pere à l'opposite  
 Est le grand cloz de la cité susdite  
 Au grand Paris egal en quantité  
 Mais non si bien basty et habité;  
 Dedens lequel y sont montaignes sept,  
 Où Machomet, Selin et Bajaset  
 Et Solyman<sup>1</sup>, quatre Turcs empereurs,  
 Feirent dresser quatre temples pour eux  
 Qu'en langue turque ilz appellent Masquées (*sic*)  
 Excellamment en rondeur fabriquées.  
 Des autres trois montaignes est en l'une  
 Le vieil palais, maison à tous commune.  
 Là de present sont boutiques patentes  
 Où l'on besongne aux pavillons et tentes,  
 Et la seconde est le siege papal  
 Du patriarche<sup>2</sup>, en Grece principal,  
 Vivant leans avecques certains moynes  
 Colonges<sup>3</sup> dictz, qui s'estiment idoynes  
 De dignité cardinale, combien  
 Que nul n'en a ny le nom ny le bien.  
 Luy reformé au plus hault de la ville  
 Paye au Seigneur des ducatz quinze mille  
 Pour le tribut des eglises gregeoyses  
 Dont il est chef, n'ayant gueres ses ayses.  
 En la troisieme et montaigne derniere  
 Est la Masquée, à present coustumiere  
 Du grand Seigneur, dicte Sainte Sophie<sup>4</sup>,  
 Superbe tant que mon sens ne se fie  
 Vous en pouvoir d'elle rendre bon compte,  
 Car ce subject toutes langues surmonte.  
 Elle qui fut la Metropolitaine  
 De toute Grece eglise souveraine,  
 Souloit avoir (qui est merueilleux cas)

1. Mahomet II (1451-1481); Bajazet II (1481-1512); Selim I<sup>er</sup> (1512-1520); Soliman II (1520-1566).

2. Voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 208, note 2.

3. Sans doute pour Caloyers, moines. Voir Sainéan, *R. Ét. R.*, t. VIII (1910), p. 354-355.

4. *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 240-248.

De revenu trois cens mille ducatz,  
Et si souloit (comme on m'a faict entendre)  
Plus d'un grand mil en son cerne comprendre  
Tant grande estoit, magnifique, ample et forte  
Qu'on n'y entroit par cent et une porte;  
Mais maintenant les deux grandes parties  
Sont en ruine, et des Turcs amorties  
Qui en ont faict bastir et dresser sus  
Leurs temples beaux, que j'ay dit cy dessus,  
Bien que ce peu qui encores abonde  
Soit des plus beaux edifices du monde.  
Le cœur qui est seul entier demouré,  
Lequel j'ay veu, suyvi et mesuré,  
A six vingtz piedz de long et cent de large,  
Hault eslevé, tout rond, à double estage,  
Pavé de marbre uny, cler et glissant,  
Le hault doré, en voulte flegissant  
Sur double ranc de piliers assurez,  
Piliers qui sont de diaspre azuré,  
Jaspe et porphyre estimez de grand somme,  
Longs et massifz de deux brassées d'homme.  
Sur chascun d'eulx soustenant la Masquée,  
Une pierre est grande et large plaquée  
De marbre gris, serpentin ou fauveau,  
Pour decorer ce faix riche et nouveau  
Toutes au mur de bronze encousturées  
D'antiquité et de preis honorez.  
Le hault estage est aussi de piliers  
Environné, riches et singuliers,  
A ceux d'en bas moindres en quantité,  
Mais en richesse egaux et dignité  
Faisans autour une ronde ouverture,  
Où l'on peult veoir de près la couverture,  
De laquelle est la voulte magnifique  
D'or marqueté à la vray moysaïque,  
En divers lieux peinte de beaux ymages  
Dont les Turcs ont effacé les visages,  
Ne pouvans veoir ny souffrir pourtraicture  
De ce qui est produit par la nature.  
Certes (amye), il fault que je confesse  
N'avoir jamais veu pareille richesse





A vous narrer celle diversité,  
 Soubs un espoir que le plaisir de Dieu  
 Sera de brief me rappeler au lieu  
 Où vous serez aise le tout sçavoir  
 De moy, qui plus le seray de vous veoir...

La mission qui fournit à Bertrand de la Borderie l'occasion de son *Discours* paraît avoir été la seule qui lui ait été confiée. Au retour, on lui promet de l'inscrire parmi les valets de chambre du roi<sup>1</sup> : mais c'est seulement en 1540 que cette promesse se réalisa. Nous le trouvons sur la liste des valets de chambre du roi de 1540 à 1545<sup>2</sup>. Comme beaucoup d'entre eux, il ne s'occupa guère que de poésie et de littérature. Il comptait parmi les amis de Marot :

Venez, mon mignon Borderie,  
 Grand espoir des muses haultaines<sup>3</sup>...

Dans son *Discours de la court*, en 1543, Claude Chap-puys le cite à la suite d'Antoine Héroet :

La Broderie (*sic*) et Salel font merveille  
 De contenter la delicate oreille  
 De ce grand roy, qui tout homme sçavant  
 Veult eslever et posser en avant...

Le rapprochement de la Borderie avec Héroet, à cette date, s'explique tout naturellement, car, en 1542, la Borderie publia un poème, l'*Amye de court*, qui suscita une polémique fameuse. C'était « une protestation contre toutes les complaints qui célébraient la puissance divine de l'amour »<sup>4</sup>. L'*Amye de court* provoqua une foule de réponses et de contre-parties dont la mieux venue et la plus célèbre fut précisément l'œuvre d'Antoine Héroet,

1. *Catalogue des actes*, t. VIII, n° 30849.

2. Bibliothèque nationale, ms. fr. 7853, fol. 348 v°.

3. Marot, *Œuvres*, éd. Jannet, t. I, p. 244.

4. F. Gohin, *Œuvres poétiques d'Antoine Héroet*, p. xxiv-xxv.

*la Parfaicte Amye*. Nous n'avons pas à entrer dans le détail de cette bataille littéraire dont les péripéties sont d'ailleurs suffisamment connues<sup>1</sup>. Nous ajouterons seulement qu'après 1543, Bertrand de la Borderie nous échappe à peu près complètement. Il cesse d'être inscrit sur la liste des valets de chambre du roi en 1545. Mourut-il à cette date? Il est possible, car nous ne trouvons plus désormais aucune trace de lui. Nous ignorons totalement ce qu'il était devenu. La perte, pour la poésie, ne fut sans doute pas très sensible<sup>2</sup>. Cependant, son *Amye de court* avait

1. Voir F. Gohin, *édition citée*, et Abel Lefranc, *Le Tiers Livre de Pantagruel et la querelle des femmes*, dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. II (1904), p. 1-10, 78-109, et plus particulièrement p. 94. M. Lefranc avait déjà apprécié plutôt sévèrement l'*Amye de court* de la Borderie : « Fastidieuse et prolix, son œuvre offrait tous les défauts de l'école poétique dont le déclin commençait, sans aucune des qualités qui avaient rendu celle-ci supportable. » *Le Platonisme et la littérature en France, 1500-1550*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1896, p. 20. Fastidieux et prolix, le *Discours* l'est aussi, et c'en est l'intérêt documentaire et historique, et non l'intérêt littéraire, que nous avons essayé de mettre en lumière.

2. Outre le *Discours du voyage de Constantinople* et l'*Amye de court*, on a de Bertrand de la Borderie une *Épître à l'un de ses amys* et une *Enigme* (*Opuscules d'amour*, p. 146-147). Nous reproduisons l'épître parce qu'elle est courte et qu'elle fournit une réponse piquante et imprévue à la question qui rendait si perplexe Panurge :

Amy, pourquoy me veux tu tant reprendre,  
 Que ne devois si soudain femme prendre ?  
 Ne me fay plus la guerre : je te dis  
 Que je l'ay faict pour avoir paradis ;  
 Et ne sçavois faire un meilleur ouvrage  
 Pour mon salut qu'entrer en mariage,  
 Car tous marys sont d'un cas soucieux,  
 Qui me rend seur d'aller jusques aux cieux.  
 Le grand hazard d'estre coqu les fasche.  
 Si je le suis et que point ne le sache,  
 Innocent suis. Or tous les innocens  
 Seront sauvez, y en eut il cinq cens.  
 Si maugré moy je puis veoir et sentir  
 Que l'on me faict coqu, je suis martyr.  
 Les bons martyrs iront là sus tout droit.



soulevé des discussions passionnées qui gardèrent son nom d'un oubli total. Ce que nous avons dit et cité de son *Discours du voyage de Constantinople* prouvera, croyons-nous, que Bertrand de la Borderie ne doit pas non plus être complètement négligé par les historiens.

Je ne dooy donc rien craindre en cest endroit.  
Et si je prens femme sage et honneste,  
Bienheureux suis de si rare conqueste.  
Les bienheureux, si l'on croit l'Escriture,  
Iront en gloire, et moy donc par droiture.  
Regarde donc si je ne suis pas sage  
D'avoir au ciel assigné mon partage.  
Que fusse[s] tu, pour le bien qu'il m'en semble,  
Bien marié et coqu tout ensemble.